

teur d'un mémoire sur les philosophes éristiques, *Commentatio de philosophis veterum eristicis*, in-4, Iéna, 1755. — Un autre Walch (Chrétien-Guillaume-François) a laissé un mémoire sur la philosophie orientale : *Commentatio de philosophia orientali*, imprimé à la suite du *Syntagma commentationum Societatis scientiarum*, de Michaelis, in-4, Göttingue, 1767.

X.

**WATTS** (Isaac), né à Southampton en 1674, mort à Newington en 1748, après avoir consacré toute sa vie à la piété, à la méditation, à l'instruction de la jeunesse, s'est signalé à la fois comme poète, comme théologien et comme philosophe. Des nombreux ouvrages qu'il a produits, il n'y a que les suivants qui aient le droit de nous intéresser : *Logique, ou le droit usage de la raison dans la recherche de la vérité, avec diverses règles pour se préserver de l'erreur dans les affaires de la religion et de la vie humaine, aussi bien que dans les sciences*, in-8, Londres, 1736; — *Supplément au traité de Logique, etc.*, in-8, ib., 1741; — *le Perfectionnement de l'entendement humain (Improvement of the mind)*, traduit en français par Daniel de Superville, sous le titre de *Culture de l'esprit*, in-12, Lausanne, 1762 et 1782. Les deux ouvrages précédents n'ont pas été traduits. Watts a laissé aussi des *Essais philosophiques sur divers sujets, l'espace, la substance, le corps, l'esprit, les idées innées, avec des remarques sur l'entendement humain de Locke*; et un *Petit Traité d'ontologie*, in-8, Londres, 1733. Les œuvres de Watts ont été publiées ensemble, 6 vol. in-4 et 6 vol. in-8. On trouvera sa biographie dans l'*Histoire des églises dissidentes* : car Watts était non conformiste, et l'esprit ardent de sa secte se mêle à toutes ses productions. Nous citerons aussi des *Méditations pieuses*, traduites d'Isaac Watts, in-18, Paris, 1827.

X.

**WEBER** (Joseph), né à Rain, dans la Bavière, en 1753, a exercé diverses fonctions ecclésiastiques et universitaires; a enseigné successivement la philosophie et la physique, tantôt à Dillingen, tantôt à Landshut, et est mort dans un âge très-avancé, vicaire général à Augsbourg. C'est un philosophe et un physicien spéculatif de l'école de Schelling, mais qui a d'abord appartenu à l'école de Kant. Indépendamment d'un grand nombre d'ouvrages sur la physique, la théologie et l'éducation, il a laissé les écrits suivants, tous rédigés en allemand ou en latin, qui intéressent particulièrement la philosophie : *Propositions de philosophie théorique*, in-8, Dillingen, 1785; — *Fil conducteur pour des leçons sur la théorie de la raison*, in-8, ib., 1788; — *Institutiones logicæ*, in-8, ib., 1790; — *Logica in usum eorum qui eidem student*, in-8, Landshut, 1794; — *Metaphysica in usum eorum qui eidem student*, in-8, ib., 1795; en même temps que cet ouvrage, a paru une dissertation intitulée : *Disquisitio critica : Estne metaphysica possibilis? — Essai pour adoucir les jugements sévères portés sur la philosophie de Kant*, etc., in-8, Wurtzbourg, 1793. Les ouvrages que nous venons de nommer appartiennent à la première période de l'auteur, celle où il était encore un fervent kantiste. Voici ceux qui appartiennent à la seconde période, quand il subissait l'influence de Schelling : *Métaphysique des choses sensibles et de ce qui est au-dessus des sens*, in-8, Landshut, 1801; — *Manuel de la science de la nature*, in-8, ib., 1805; — *La seule vraie philosophie*, in-8, Munich, 1807; — *Sur ce qu'il y a de meilleur et de plus grand*, in-8, ib., 1807; — *La philosophie, la religion et le christianisme réunis pour la gloire et le bonheur*

*de l'homme*, in-8, ib., 1808-11; — *la Physique considérée comme une science, ou Dynamique de toute la nature*, in-8, Landshut, 1819; — *Science de la nature matérielle, ou Dynamique de la matière*, in-8, Munich, 1821. Weber ne sépare pas les sciences naturelles de la philosophie, et l'on retrouve aussi son système dans ses écrits sur le galvanisme, sur le magnétisme, l'électricité, etc.

X.

**WEIGEL** (Valentin), né en 1533 à Hayn, près de Dresde, mort en 1588 à Tschopau, en Misnie, où, depuis 1567, il exerçait les fonctions de pasteur luthérien, est un des représentants les plus célèbres et les plus savants du mysticisme allemand au xvi<sup>e</sup> siècle. Il passa toute sa vie, obscur et ignoré, dans la pratique des vertus évangéliques, et ses écrits mêmes ne furent publiés complètement qu'au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle; mais l'instituteur Wincker en ayant fait connaître une partie immédiatement après sa mort, il s'éleva dès lors autour de son nom une bruyante controverse, les uns criant à l'impiété et au blasphème, les autres voyant en lui l'organe de la vraie foi et un des maîtres les plus profonds de la science intérieure.

Weigel nous apprend lui-même comment il fut introduit dans ce qu'il appelle *la bonne voie*. Il était resté fidèle à la philosophie et à la théologie de l'école, lorsqu'il lut, par hasard, le petit livre de la *Théologie germanique*, et bientôt après les écrits de Tauler. Aussitôt ses yeux s'ouvrirent; il s'aperçut que le mensonge habitait en lui et qu'il n'y avait pas une chaire, dans près de la moitié de l'Europe, qui ne fût occupée par un faux prophète ou un faux chrétien. Mais, non content d'accepter le mysticisme dans son principe, il voulut remonter à son origine et le suivre dans toute son histoire. Il se mit donc à étudier les œuvres de Platon, de Plotin, de Proclus, du prétendu Mercure Trismégiste, de Denis l'Aréopagite, de Hugues de Saint-Victor et de maître Eckart. Il se sentit aussi du penchant pour les fondateurs de la secte des anabaptistes, Karlostadt, Münzer et d'autres; mais de tous les écrivains, tant anciens que modernes, qui lui passèrent par les mains, aucun ne le frappa autant que Paracelse. Il le cite à chaque instant; il le suit dans la plupart de ses doctrines, mais en gardant cependant son indépendance, et en s'élevant au-dessus de lui tant par la hardiesse métaphysique que par l'érudition. En abandonnant les vieilles traditions scolastiques, son dessein n'est pas de fonder une tradition nouvelle; il veut que tout homme qui aime la vérité la cherche par lui-même et la voie de ses propres yeux.

Le but que Weigel se propose est le même que poursuivirent tous les mystiques : l'union de l'homme avec Dieu, le retour de l'âme vers son principe, vers la source de toute félicité et de toute perfection. Or, il y a, selon lui, deux moyens de s'élever à Dieu, l'un à l'usage de tous, l'autre qui n'appartient qu'au petit nombre : la foi et la science.

La foi est un fait tout intérieur, tout spirituel : elle consiste dans l'Esprit-Saint que Dieu fait descendre en nous; elle est sa parole vivante et nous vient directement de lui. L'Écriture sainte, les sacrements, la prédication, peuvent être des moyens de la réveiller quand elle s'assoupit; ils ne les font pas naître. De même qu'on peut pratiquer toutes les œuvres extérieures de la religion sans avoir la foi, on peut avoir la foi sans les œuvres; et comme il n'y a que la foi qui soit la source de notre salut, on peut être sauvé sans le baptême, sans les sacrements. On peut être sauvé dans toutes les religions, pourvu

que l'on sache se recueillir et prier : car toute la piété est là. Weigel est bien persuadé que Platon et tous les philosophes platoniciens sont sauvés.

La science ne contredit pas la foi ; elle la suppose au contraire, et ne saurait exister sans elle ; car elle a pour principal but la connaissance de Dieu. Mais Dieu s'étant révélé en chair et en esprit dans le monde visible et dans le monde invisible, la science se compose nécessairement de deux parties : l'une qui a pour objet Dieu considéré en lui-même, et l'autre les manifestations de Dieu dans la nature. La première, c'est la *théologie* ; et la seconde, conformément aux idées de Paracelse, reçoit le nom d'*astrologie*, parce que, aux yeux de ce philosophe, tous les êtres de la nature sont formés d'autant de germes qui se développent, comme les astres se meuvent, par leur énergie interne, et méritent de porter le même nom. Ces deux parties de la science sont inséparables : nous ne pouvons savoir ce qu'est Dieu que par ses œuvres, et nous ne pouvons comprendre ses œuvres qu'autant que nous les rapportons à une pensée, à une idée, à une puissance intérieure ; car la nature ne nous apprend rien par elle-même ; elle n'est bonne qu'à exciter ou à confirmer notre pensée. Weigel observe de plus que l'astrologie et la théologie, la science de la nature et la science de Dieu, ont un centre commun, c'est-à-dire notre propre esprit, ou, comme on dirait aujourd'hui, notre propre conscience. En effet, comment connaissons-nous les objets extérieurs ? Ce n'est pas seulement, comme nous venons de le dire, par les idées, par les jugements qu'ils éveillent en nous, mais aussi par les sensations qu'ils nous font éprouver. Or, nos sensations ont leur source dans la sensibilité, et la sensibilité est une force intérieure, une vertu propre de l'âme comme l'intelligence, quoiqu'elle n'entre en exercice que sous l'excitation du monde physique. Le même raisonnement peut s'appliquer à Dieu. Dieu est sans doute le principe de toute connaissance et de toute vérité ; nous ne sommes rien, nous ne savons rien que par lui ; mais pour cela même nous sommes obligés, pour nous faire une idée de ce qu'il est, de consulter notre intelligence et d'examiner l'empreinte qu'il y a laissée, comme on cherche à reconnaître le voyageur aux traces de ses pas. On conçoit qu'avec cette opinion, Weigel ait donné pour titre à un de ses principaux ouvrages : Γνωθι σεαυτόν, *Connais-toi toi-même*.

Cette méthode, si sage en apparence, loin de le préserver des écarts du mysticisme, ne sert qu'à l'y précipiter : tant il est vrai que les méthodes sont impuissantes contre un penchant naturel de l'esprit ! Puisque c'est en nous-mêmes, dit Weigel, que nous connaissons toutes choses, il faut nécessairement que nous soyons toutes choses, ou que toutes soient en nous. Apprendre, c'est devenir, à proprement parler, la chose même qu'on apprend ; nous devenons donc successivement toutes les choses que nous apprenons, et pour qu'il en soit ainsi, il faut que les germes de ces choses soient en nous : car nous ne recevons rien du dehors. Ainsi le firmament, quoique visible hors de nous, n'en est pas moins en nous. Dieu aussi est en nous, et cette union de Dieu avec l'homme n'est pas autre chose que le mystère de l'incarnation. On dirait un premier essai des modernes systèmes de l'Allemagne, principalement de celui de Fichte, où nous voyons aussi le moi produire tout ce qu'il pense, et se transformer successivement dans tous les êtres.

Les conséquences de cette doctrine sont faciles à apercevoir. Si l'univers et l'homme peuvent se confondre et se transformer, en quelque sorte, l'un dans l'autre, nous avons le même empire sur la nature que sur nous-mêmes, et tout ce qui est en nous doit se retrouver dans les phénomènes de la nature. De là l'alchimie et l'astrologie judiciaire, que Weigel ne sépare pas de la métaphysique, et auxquelles il a consacré plusieurs ouvrages. D'un autre côté, si l'univers peut être transformé dans l'âme humaine, et si l'âme humaine tire toute sa substance et toute son intelligence de Dieu, si l'homme tout entier n'est qu'une incarnation de Dieu, il est évident que l'homme et l'univers tout ensemble sont compris dans la nature divine, font nécessairement partie de l'essence divine. En effet, de même que l'homme, en apprenant les choses qu'il croit étrangères à son être, n'apprend que son propre esprit, ainsi Dieu, selon Weigel, en créant le monde, s'est créé lui-même ; ses créatures ne sont que ses propres pensées. La création, telle qu'on vient de la définir, est nécessaire ; car, sans elle, Dieu serait sans pensée et sans volonté, c'est-à-dire qu'il ne serait pas. La création est la condition du temps ; et sans le temps, l'éternité est incomplète.

La suppression de la liberté divine entraîne avec elle celle de la liberté humaine. La liberté dans l'homme n'est pas autre chose, pour Weigel, que le développement naturel de ses facultés, et se rapporte à la sensibilité et à l'intelligence autant qu'à la volonté. Elle n'est jamais complète dans la vie présente, où l'essor de nos facultés est gêné par l'influence des astres, c'est-à-dire par les forces et par les lois du monde physique ; nous ne la connaissons véritablement qu'après la mort, lorsque nous recevons immédiatement d'en haut la lumière qui nous éclaire et l'amour qui nous inspire.

Ce passage du mysticisme au panthéisme, et du panthéisme au fatalisme, a été observé très-souvent ; mais voici une pensée qui semble appartenir plus particulièrement à Weigel, quoique l'idée première en soit prise dans la kabbale. La nature de l'homme étant précisément d'être l'image de Dieu et de l'univers, c'est-à-dire le plus haut degré de perfection après Dieu lui-même, il ne saurait y avoir aucune différence entre les hommes : tous sont égaux, tous sont semblables ; et ce n'est que dans l'ordre matériel, c'est au point de vue de leur existence physique que nous pouvons les distinguer les uns des autres. Bien plus, tous les êtres venant de Dieu et se trouvant primitivement confondus avec lui, *quum omnia adhuc sunt unum in Deo*, tous participent de sa nature, tous sont bons par essence et paraissent égaux devant lui. Le mal n'est donc qu'un accident dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique. Rien ne peut être mauvais en soi. Le démon lui-même a conservé sa bonté originelle, et sa chute a eu d'heureuses conséquences ; on peut dire qu'elle est un bien, puisqu'elle nous a placés dans la vie mortelle, d'où nous nous élevons, par la connaissance de la nature et de nous-mêmes, à la connaissance de Dieu. On trouve la même idée dans Boehm, qui appelle le diable *le sel de la nature*.

Les écrits de Weigel ont été imprimés à différentes époques, dans différents lieux, sous différents formats, tantôt réunis plusieurs ensemble et tantôt séparés. Nous nous contenterons d'en donner les titres : *Tractatus de opere mirabili* ; — *Arcanum omnium arcanorum* ; — *la Toison d'or*, traduction allemande du *Vellus aureum de Augurello*, in-12, Hambourg, 1716 ; — *le Manche d'or. ou Direction pour connaître toutes choses*.

sans se tromper, in-4, 1578 et 1616 (alle.); — *Instruction et introduction pour étudier la théologie allemande*, in-12, 1571; — *Studium universale, Nosce te ipsum, seu Theologia astrologizata*, 1618 et autres années. — On peut consulter : Hilliger, *de Vita, fatis et scriptis Val. Weigelii*; — Foertsch, *de Weigelio*, dans les *Miscellanea Lipsiensia*, t. X, p. 171.

**WEILLER** (Gaëtan de), né, en 1762, à Munich, d'une famille d'artisans, entra, à l'âge de dix-sept ans, au couvent des bénédictins, mais en sortit bientôt pour continuer ses études. Il s'appliqua particulièrement à la philosophie, à la théologie et à la pédagogie. Il enseigna cette dernière science, en 1799, au lycée de Munich, dont il devint plus tard le directeur. Il mourut en 1826, conseiller privé et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Munich. Comme philosophe, il se rattache à l'école de Jacobi et fut un des plus ardents contradicteurs de Schelling. Cependant il n'admet pas sans restriction les principes de Jacobi : il ne croit pas que la philosophie puisse avoir pour seule base le sentiment, et reconnaît des principes qui nous sont fournis par la raison. Voici les titres de ses ouvrages de philosophie, tous rédigés en allemand : *du But de l'éducation*, etc., in-8, Munich, 1794; — *Esquisse d'un plan d'études fondé sur la nature de la jeunesse*, in-8, ib., 1799; — *du Présent et de l'Avenir de l'humanité*, in-8, ib., 1799; — *Essai d'un plan d'instruction pour la jeunesse*, in-8, ib., 1800; — *Essai d'une construction de la science de l'éducation*, 2 vol. in-8, ib., 1802; — *Esprit de la nouvelle philosophie de MM. Schelling, Hegel et compagnie*, in-8, ib., 1799 et 1803; — *Introduction à un libre examen de la philosophie*, in-8, ib., 1804; — *l'Entendement et la Raison*, in-8, ib., 1806; — *Esquisse de l'histoire de la philosophie*, in-8, ib., 1813; — *Fondements de la psychologie*, in-8, ib., 1818; — *le Christianisme dans ses rapports avec la science*, in-8, ib., 1821; — *Esprit du catholicisme primitif, pour servir de base au catholicisme de tous les temps*, in-8, Sulzbach, 1824; — *Petits Écrits*, 3 vol. in-8, Munich et Passau, 1822; — *Idées pour l'histoire des développements de la foi religieuse*, 3 vol. in-8, Munich, 1808-13. X.

**WEISHAUPHT** (Adam) naquit, en 1748, à Ingolstadt en Bavière. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il s'appliqua particulièrement à la science du droit, et fut nommé, en 1775, professeur de droit naturel et de droit canon dans l'université de sa ville natale. Il fut le premier laïque appelé à l'enseignement du droit canon. Cette circonstance, jointe à ses opinions très-aventureuses en matière politique et à sa qualité de fondateur de la secte des illuminés, rendit sa position très-difficile, malgré le succès remarquable qu'obtinrent ses leçons. Destitué ou obligé de donner sa démission, en 1785, il alla demander un refuge au duc de Saxe-Gotha, qui lui accorda une pension avec le titre de conseiller de légation, et plus tard, de conseiller aulique. Il mourut à Gotha, en 1830, âgé de quatre-vingt-trois ans. Weishaupt a laissé de nombreux ouvrages, dont les uns se rapportent à la philosophie de l'histoire et du droit, les autres à la philosophie proprement dite. Comme philosophe, il se montra l'adversaire de Kant. Voici les titres de ses écrits philosophiques, tous rédigés en allemand : *du Matérialisme et de l'Idéalisme*, in-8, Nuremberg, 1786 et 1788; — *Apologie du chagrin et du mal*, in-8, Francfort et Leipzig, 1789 et 1790; — *Doutes sur les idées de Kant relativement au temps et à l'espace*, in-8, Nuremberg 1787; — *des Fondements et de la certi-*

*tude de la connaissance humaine, pour servir à l'examen de la critique de la raison pure de Kant*, in-8, ib., 1788; — *des Intuitions et des phénomènes de Kant*, in-8, ib., 1788; — *Pythagore, ou Considérations sur la science secrète de l'univers et du gouvernement*, 2 vol. in-8, Francfort-sur-le-Mein, 1790-95; — *de la Vérité et de la Perfection morale*, 3 vol. in-8, Ratisbonne, 1793-97; — *de la Connaissance de soi-même, des obstacles qu'elle rencontre et des avantages qu'elle procure*, in-8, ib., 1794; — *la Lanterne de Diogène, ou Examen de la moralité et des lumières de notre temps*, in-8, ib., 1804; — *Matériaux pour servir à la connaissance de l'homme et de l'univers*, 3 livraisons in-8, Gotha, 1810. Nous citerons encore les deux ouvrages où Weishaupt prend la défense et expose les doctrines de la secte dont il était l'auteur : *Apologie des illuminés*, in-8, Francfort et Leipzig, 1786; — *le Système des illuminés perfectionné*, in-8, ib., 1787, et Leipzig, 1818. X.

**WEISS** (François-Rodolphe de), né à Iverdun en 1751, servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel, et, après plusieurs voyages en Allemagne et en Angleterre, revint dans sa patrie, où il fut successivement bailli de Moudon, major de la ville de Berne, c'est-à-dire commandant de la garde urbaine, et membre du conseil souverain, en 1785. La révolution française ayant éclaté, il en épousa chaleureusement les principes les plus démocratiques, publia plusieurs brochures pour les défendre, et fut envoyé à Paris, auprès de la Convention nationale, comme ministre plénipotentiaire du sénat de Berne. En 1797 il fut nommé commandant général du pays de Vaud, et occupait encore ce poste quand la Suisse fut envahie par l'armée française. Obligé de chercher un refuge en Allemagne, il retourna dans sa patrie après la révolution du 18 brumaire; mais, n'y retrouvant plus aucun crédit et se voyant pour toujours éloigné des affaires, il mena quelque temps une vie errante, et se suicida, vers 1818, dans une auberge de Nion.

Weiss, indépendamment de plusieurs écrits politiques, a laissé un ouvrage de philosophie composé dans l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui eut un grand succès, puisqu'il arriva à la dixième édition et fut traduit en anglais et en allemand. Cet ouvrage a pour titre : *Principes philosophiques, politiques et moraux*, 2 vol. in-8, 1785. La dixième édition a été publiée à Paris, 2 vol. in-8, 1828. X.

**WEISS** (Christian), né à Taucha, près de Leipzig, en 1774, enseigna la philosophie à Leipzig et à Fulda, dirigea pendant quelque temps l'École bourgeoise de Hambourg, et fut nommé en 1816 conseiller d'État et conseiller des écoles publiques à Mersebourg. Ses opinions philosophiques varièrent quelque peu; mais il s'attacha finalement à l'école de Jacobi. Voici les titres de ses ouvrages, dans l'ordre même où ils ont paru; ils sont tous rédigés en latin ou en allemand : *de Cultu divino interno et externo recte judicando*, in-4, Leipzig, 1796; — *Fragments sur l'être, le devenir et l'agir*, in-8, ib., 1796; — *Résultats de la philosophie critique, principalement par rapport à la religion et à la révélation*, in-8, ib., 1799; — *de la Manière de traiter l'histoire de la philosophie dans les universités*, in-8, ib., 1800; — *de Scepticismi causis atque natura commentatio philosophica*, in-4, ib., 1801; — *Manuel de logique, avec une introduction à la philosophie en général*, in-8, ib., 1801; — *Indications sur une philosophie toute pratique*, in-8, ib., 1801; — *Manuel de la philosophie du droit*, in-8, ib., 1804; — *Matériaux pour servir*